PERLE ANNE

DIMANCHE, MAMAM M'AIMERA

Série Inspecteur Batin

Éditions Maïa

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

… …

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 979-1-04251-345-0
Dépôt légal : mars 2025

Dédié à mon fils, Maxime, en bien faible remerciement de l'amour dont il me comble chaque jour. Et je tiens à le préciser, je serai la plus heureuse des femmes, le jour où il me fera grand-mère…

Chapitre 1

Dans les années 1970
Journal de mon enfance,

La première fois que j'ai entendu parler de déni de grossesse ou du moins, que j'en ai capté et retenu le terme, je devais avoir aux environs de quatre ans. Elle était avec l'un de ces nombreux hommes. Ils n'avaient de cesse que de défiler à la maison. Il y en avait pour tous les goûts, des jeunes, des vieux, des bruns, des blonds, des roux, des grands, des petits, des gros, des minces, des binoclards, des chauves, des chevelus... Dire que je me rappelle aujourd'hui, vingt ans plus tard, au jour où je décide de mettre mon histoire sur papier au travers de ce journal, du physique du bonhomme en question serait bien présomptueux de ma part. Mais quelle importance? C'était simplement un parmi tant d'autres. Leur conversation en revanche est restée gravée dans ma mémoire avec une précision très nette. Il m'est possible de la rapporter sans la moindre hésitation :

— Mais pourquoi n'as-tu donc pas avorté, puisque tu n'en voulais pas de ce moutard !

— C'est un déni, tu comprends ça, un déni! Ce môme est un déni!

— Tu veux dire que tu ne t'es même pas rendu compte que tu étais en cloque! Alors là, moi, j'y crois pas! Ma femme, quand ça lui est arrivé, elle était plus grosse qu'un ballon de baudruche! Un bide monstrueux et des nichons énormes!

— Eh bien moi, non, tu vois. C'est comme ça, un déni, ton corps ne se modifie pas du tout. Quand il est arrivé, j'en suis restée scotchée, je n'arrivais pas à

réaliser ! C'est comme s'il avait poussé sournoisement en moi, comme une tumeur maligne, une saloperie de cancer qui commence à te faire mal quand il est trop tard !

— Ben, ça alors, tu m'en bouches un coin, Marilyn ! Pourquoi ne pas l'avoir abandonné alors ?

— Ma frangine, mon idiote de frangine et ses grands principes ! Elle trouve déjà que je n'exerce pas un métier honorable et pour elle, il n'était pas question d'abandonner le gosse. « Tu verras, qu'elle m'a dit, tu n'es pas la première femme à faire un déni et tu ne seras pas la dernière ! La plupart de celles, qui ont connu ça, deviennent de bonnes mères et adorent leur petit ». Seulement, moi, non, tu vois ! Quatre ans plus tard, je n'ai pas eu le déclic et ce sale morveux de déni m'empoisonne la vie ! Je n'aurais jamais dû l'écouter, la frangine !

J'étais dans le couloir, derrière la porte de sa chambre, l'oreille tendue, bloquant ma respiration pour ne pas être surpris et des milliers de pensées tourbillonnaient dans ma petite tête d'enfant. Je n'avais pas tout compris de leur conversation. Ce n'est que bien plus tard, que j'ai pu analyser la teneur de leurs propos imprimés pour toujours dans ma mémoire. Mais, dès lors, je savais deux choses avec certitude. La première était que je voulais qu'elle m'aime et la deuxième, qui venait de m'apparaître clairement, était que j'étais un déni et que ce n'était pas comme ça, que l'on m'appelait jusqu'à présent.

Peu de temps après, tantine me parlait de ma première rentrée des classes. C'était pour bientôt. Elle m'a emmené dans les magasins choisir un cartable, une boîte de crayons de couleur et un cahier de dessin. Je me suis rapidement décidé pour un bel ensemble à l'effigie de Bambi. Puis nous sommes allés acheter de nouvelles chaussures et des vêtements neufs. Elle était toujours gentille avec moi, tantine. Le jour J, c'est elle qui m'a conduit à l'école. Elle avait pris soin de mettre un bon goûter dans mon sac, des Choco BN, une banane et un jus de fruits avec une paille.

C'était une agréable journée de septembre. J'avais fière allure dans mon polo jaune clair, mon bermuda écossais et mon blouson bleu marine. Tantine m'a

emmené dans la classe, puis m'a quitté après mille mots rassurants en m'affirmant que ce serait maman qui viendrait me chercher le soir, car elle, elle travaillait. Tantine disait toujours « maman », mais moi, je ne pouvais pas l'appeler comme ça. Elle voulait que je dise Marilyn. Alors lorsque je lui parlais, je me pliais à ce désir, mais dans ma tête, je pensais toujours « maman » aussi.

La première journée d'école m'a semblé longue. Toutefois, l'idée que maman vienne me récupérer le soir, m'avait mis du baume au cœur. Les heures que je vivais difficilement au sein de cette maternelle, parmi des enfants qui s'agitaient et qui pleuraient, étaient probablement le gage à payer pour que maman s'intéresse à moi. Elle ne m'emmenait jamais nulle part et ne venait pas plus me chercher où que ce soit. Alors, j'ai pris mon mal en patience et j'ai participé aux activités sans rechigner. Nous avons dessiné, fait de la pâte à modeler et ce premier jour scolaire a enfin pris fin.

Elle était en retard. Tous les autres jeunes élèves étaient déjà partis. Je les avais vus un à un quitter l'école, sans pouvoir m'empêcher de les envier lorsque leurs mamans respectives les serraient fort dans leurs bras, en les couvant de baisers et de regards tendres. Pourtant, aucune de ces mamans n'était aussi jolie que la mienne. Lorsqu'elle est enfin arrivée dans le grand hall de récréation où j'étais surveillé par l'œil impatient de mon institutrice, elle portait une robe blanche avec une ceinture dorée et ressemblait aux belles princesses des contes de fées que me lisait tantine. Elle n'a pas adressé la parole à la maîtresse et m'a simplement lancé sans s'inquiéter, le moins du monde, du déroulement de ma première journée :

— Allez, on y va. Je suis pressée. J'ai un rendez-vous.

Elle en avait toujours. Elle ne travaillait que sur rendez-vous. J'ai noté, malgré mon jeune âge, l'étonnement qui se peignait sur le visage de l'institutrice. Elle n'a cependant pas révélé le fond de sa pensée et simplement questionné de sa voix douce :

— C'est ta maman, Denis ?

— Oui, ai-je répondu timidement alors que maman reprenait :

— Denis ?

— Bah oui, vous semblez surprise ? Il m'a dit que c'était ainsi que vous l'appelez, bien que j'aie remarqué que ce n'est pas le prénom qui figure sur sa fiche d'inscription. Les premières journées d'école sont suffisamment difficiles pour un jeune enfant. S'il a un surnom à la maison, autant en faire usage ici aussi.

Maman s'est contentée d'acquiescer d'un léger signe de tête. Elle n'a rien ajouté et lorsque nous nous sommes retrouvés dans la voiture, elle a seulement commenté :

— Tu sais, je m'en moque ! Si tu veux qu'on t'appelle Denis, pourquoi pas ? C'est plutôt ta tante, qui va être déçue en apprenant ça, car c'est elle qui a choisi ton prénom !

Elle n'a pas fait le rapprochement, pas compris, qu'espérant lui faire plaisir, j'avais affirmé à la maîtresse du haut de mes quatre ans que je m'appelais déni.

Chapitre 2

1995

L'entrée principale de l'institut universitaire Saint-Christophe donnait sur la rue Chardon Lagache dans le 16e arrondissement de Paris. L'établissement avait une capacité d'accueil de 1 599 lits et enregistrait 489 654 consultations annuelles pour 8 230 admissions. Ses nombreux bâtiments regroupant plus de 80 spécialisations médicales, ainsi que plusieurs amphithéâtres, le plaçaient en tête du hit-parade des meilleurs hôpitaux de France, tant au niveau des soins qu'au niveau universitaire. Le premier pavillon datait des années 1840. Il accueillait alors des enfants déficients visuels et des religieuses étaient chargées des soins et de l'enseignement. Au fil des années, de nouvelles constructions avaient vu le jour autour de l'axe principal et différents services s'étaient ouverts. Depuis bien longtemps, les petits patients mal voyants n'y résidaient plus à demeure et les nones avaient laissé place à d'éminents professeurs, chirurgiens et médecins qui assuraient des opérations et des traitements de plus en plus variés et complexes, mais également les cours aux jeunes internes en médecine. Le service de gynécologie obstétrique avec ses 3 500 accouchements annuels, son unité de réanimation et de néonatologie, ses équipements à la pointe de la technologie et son personnel hautement qualifié, avait une excellente réputation et pouvait prendre en charge les grossesses à haut risque.

Denis Dumont s'était destiné à une carrière de gynécologue obstétricien dès son adolescence et avait gravi les

étapes au cours de ses longues années d'études, avec beaucoup de succès sans jamais repiquer. Durant quelques mois cependant, il avait connu une période de flottement. Blessé affectivement, il avait eu l'impression de perdre pied. Mais c'était un jeune homme brillant et il avait vite redressé la barre. Aujourd'hui, il était âgé de vingt-huit ans et suivait sa première année d'internat spécialisé à l'institut universitaire Saint-Christophe. Il espérait bien obtenir son DES qui marquerait la fin de ses études d'ici 18 mois. C'était un beau jeune homme brun d'un mètre quatre-vingt-cinq, au regard vif et intelligent. Il avait suivi ses différents stages durant son internat de médecine dans la région marseillaise d'où il était originaire et était très satisfait d'avoir pu décrocher une place sur Paris après les épreuves classantes nationales pour la préparation de son dernier diplôme. Il avait trouvé une chambre de bonne à un prix raisonnable dans un petit immeuble de la rue Poliveau dans le 5e arrondissement de Paris. Il pouvait se rendre jusqu'à l'institut par la ligne 10 sans changement, en moins de vingt minutes et il trouvait que c'était un confort appréciable, compte tenu des nombreuses heures qu'il devait assurer au sein du service.

Fabian Borgon n'avait pas eu la même disposition précoce pour le métier de gynécologue obstétricien. Brillant élève également, il avait choisi la médecine plus par prestige que par vocation et s'était retrouvé dans cette spécialisation grâce à ses bonnes notes aux différents examens. Il avait cependant redoublé sa première année de médecine et était âgé aujourd'hui de vingt-neuf ans. Il logeait dans un deux-pièces du 15e arrondissement dont le loyer était payé pour une moitié grâce à ses faibles revenus d'interne, augmentés par l'indemnisation de ses heures de garde et pour l'autre moitié grâce au salaire d'infirmière de sa compagne, Candice Lagrange, avec laquelle il partageait le quotidien depuis trois ans déjà. Il n'avait pas vraiment prévu de s'installer avec elle, mais las d'effectuer les trajets de Paris à Fontainebleau où habitaient sa mère et son beau-père et n'ayant pas les moyens d'assurer seul les frais d'un logement parisien, il avait fini par

céder, plus pour le côté pratique que pour autre chose. Il s'était même souvent demandé s'il aurait réellement emménagé, un jour, avec Candice, si elle n'avait pas anticipé le cours des choses et mis plus ou moins la charrue devant les bœufs. Certainement pas, avait-il déduit. De taille moyenne, il avait un physique assez quelconque avec une chevelure châtain foncé et des yeux marron. Il réussissait cependant très bien dans le jeu de séduction auprès des femmes grâce à sa voix de ténor, ses manières distinguées et son élégance coutumière. Conscient de l'attrait qu'il suscitait, il s'était dit, qu'au final, s'être orienté, sans le choisir vraiment, vers la voie de la gynécologie obstétrique, avec des patientes uniquement féminines, était plutôt une aubaine.

Dimitri Mulot allait bientôt fêter son vingt-huitième anniversaire. Du haut de son mètre quatre-vingt, c'était un homme particulièrement attirant. Il n'avait de cesse que de regarder ses interlocuteurs d'un regard tendre et pénétrant. Très tôt, il avait nourri l'espoir de devenir gynécologue et s'était acharné sur les études. Il avait des facilités évidentes. Un peu déçu de la suppression en 1984 de la formation spécifique à la gynécologie, il devait suivre, aujourd'hui, son internat spécialisé en apprenant également l'obstétrique et la chirurgie qui en découle. Mais il s'en était accommodé, car au fond rien ne l'empêcherait dans quelques années de s'installer en ville et de n'exercer qu'exclusivement la gynécologie. Un cabinet privé, c'était son rêve et il était bien décidé à donner tout ce qu'il pouvait pour le voir se réaliser. Il voulait par ailleurs se spécialiser dans les problèmes de stérilité qui le passionnaient. Il souhaitait aider activement toutes les femmes désireuses d'enfanter qui rencontraient des difficultés. Deux ans auparavant, il avait épousé Cécile, une jolie petite brunette aux yeux profondément bleus. Orthophoniste de son métier, il l'avait rencontrée au cours de ses études. Ils s'étaient installés après leur mariage dans une petite maison de la très proche banlieue, achetée et offerte par la mère de Dimitri.